



Avant-propos

Mutants, mondes possibles et promesses de l'aube posthumaniste

NATHALIE DUFAYET

L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, [...] alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable.

– Michel Foucault¹

Vos rêves seront oubliés, vos horreurs effacées. Vos os se transformeront en sable. Et sur ce sable, un nouveau Dieu marchera. Un Dieu immortel. Parce que ce monde ne vous appartient pas à vous, ni à vos ancêtres. Il appartient à celui ou celle qui doit encore arriver.

– Landroïde Dolores²

Dans les années 1950, au moment où décédait Alan Turing, pionnier de l'intelligence artificielle, le biologiste Julian Huxley proposa le terme de « transhumanisme » afin de qualifier l'action prométhéenne de l'homme pour améliorer sa nature grâce aux progrès de la science et de la technique, de repousser *sine die* les frontières du vieillissement, de la maladie et de la mort.

1. Michel Foucault, *Les Mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 398.

2. « Your dreams forgotten, your horrors effaced. Your bones will turn to sand. And upon that sand a new god will walk. One that will never die. Because this world doesn't belong to you or the people who came before. It belongs to someone who has yet to come » (*Westworld*, 2016, saison 1, épisode 10). La série TV *Westworld* est une adaptation en trois saisons du film *Mondwest* de Michael Crichton (1973), créée par Jonathan Nolan et Lisa Joy, et produite par J. J. Abrams et Bryan Burk. Elle a été diffusée sur HBO (New York) de 2016 à 2022.

Son grand-père, également biologiste, était un collègue et partisan de Charles Darwin ; son frère Aldous, l'écrivain de la dystopie eugéniste *Le Meilleur des mondes* (1932). Depuis la première moitié du xx^e siècle, l'homme se fantasme plus que jamais en démiurge capable d'augmenter ses capacités en faisant fi des limites que les lois naturelles imposent à son corps et à son esprit, par l'intermédiaire de l'hybridation, voire de la fusion avec les machines, les animaux ou bien encore les végétaux. Et parce que le genre de l'anticipation est censé avoir toujours un temps d'avance sur le réel, il revient à cette fiction prospective, au carrefour du merveilleux scientifique, de la SF, de l'utopie et de son contraire, d'être la porte-parole de ce rêve ou cauchemar, commun à tous les savants – fous ou non – de la culture populaire dont les Docteurs Fringe, Rotwang et Strange, poursuivant la lignée de leurs aïeux Frankenstein et Moreau. Autant de figures gravées dans notre mémoire collective, à l'instar des monstres qu'elles ont engendrés, et qu'étudie Marc Atallah³, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne. Après *L'Homme-machine et ses avatars : entre science, philosophie et littérature, XVII^e-XXI^e siècles* (2011), il publie en 2021 *La Parade monstrueuse* en complément de l'exposition « Je est un monstre », organisée de novembre 2020 à octobre 2021 à la Maison d'Ailleurs – Musée de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires –, dont il était alors le directeur. On lit dans son dossier de presse :

[Les monstres] ne sont-ils que des figures « spectaculaires » ? Ou, au contraire, jouent-ils un rôle essentiel face à notre humanité, toujours en tension entre l'ailleurs et l'ici ? Autrement dit, les fictions contemporaines doivent-elles être lues ou vues comme des divertissements excentriques ou, à l'opposé, comme des dispositifs qui, par l'usage de figures décalées, permettent de réfléchir différemment à ce que nous sommes⁴ ?

Autant de questions que l'on pourrait poser au sujet des mutant·es, ces monstres pas tout à fait comme les autres.

Le 1^{er} avril 2025, l'Université californienne de Berkeley informait le monde entier, et ce n'était pas un poisson d'avril, qu'une femme paralysée depuis un accident cardio-vasculaire, survenu dix-huit ans auparavant, venait de retrouver l'usage de la parole grâce à un interface cerveau-ordinateur ou BCI (Brain Computer Interface), piloté par l'intelligence artificielle. Elle pouvait entendre ses pensées formulées de façon audible par une machine, après que des algorithmes expérimentaux avaient décodé en quelques millisecondes des phrases exprimées en pensée. Un scénario digne du Rapport NBIC (Nanotechnology,

3. En janvier 2025, Marc Atallah a accordé à Nathalie Dufayet un entretien, à lire dans la partie « Entretiens » du présent dossier.

4. Marc Atallah, *Je est un monstre*, Yverdon-les-Bains, Maison d'Ailleurs, 2020-2021, p. 3 [en ligne], *Maison d'Ailleurs* [https://ailleurs.ch/wp-content/uploads/2023/03/JEUM_FR_Dossier-de-presse-1.pdf].

Biotechnology, Information technology and Cognitive Science)⁵, autrement appelé « convergence NBIC pour l'amélioration des performances humaines », paru en 2002 et commandé par la NSF (National Science Foundation), équivalente de l'Agence Nationale de la Recherche française (ANR). En quelques années seulement, l'intelligence artificielle générative est entrée dans les pratiques populaires, mais dans les milieux de référence, on travaille déjà sur l'intelligence dite organoïde et cervoïde, soit la fabrication de bio-processeurs réalisés à partir de neurones issus de cellules souches humaines, développés par des jeunes entreprises spécialisées telles que FinalSpark et Cortical Labs. L'implantation de puces nanotechnologiques dans le cerveau à des fins médicales est déjà l'une des mutations anthropologiques et technologiques de notre siècle. Éric Fournieret⁶ en questionne les usages éthiques en sa qualité de maître de conférences en philosophie, étant membre de l'équipe de recherche « Éthique, Technologies et Humanités » à l'Université catholique de Lille – et il y a peu au sein de l'équipe NeuroTech Lab, rattachée à l'Institut des Neurosciences de Grenoble, à l'origine du projet « Braincom », soutenu par l'Union européenne dans le cadre du programme « Horizon 2020 ». En 2020, Éric Fournieret publiait l'article « The Hybridization of the Human with Brain Implants: the Neuralink Project⁷ » et, dans une optique similaire à celle de Dominique Lecourt dans *Humain, posthumain: la technique et la vie* (2011)⁸, il prit soin d'éviter tout clivage simplificateur entre technophilie et technophobie. Sans sombrer dans l'écueil de la peur ni dans celui de la louange, il interrogeait ces dispositifs artificiels que sont les interfaces cerveau-ordinateur, ainsi que les conséquences bioéthiques de ces compensations médicales de nos vulnérabilités, (bientôt) permises par la science, unie à la technique et à la technologie. Deux ans plus tard, il écrivait dans *Le Cerveau implanté: penser l'Homme à l'ère des implants cérébraux*:

Il est aisément de comprendre que les personnes dont le cerveau serait hybride avec des implants électroniques seraient des mixtes, à des proportions inégales entre

5. Voir Mihail C. Roco et William Sims Bainbridge (dir.), *Converging Technologies for Improving Human Performance: Nanotechnology, Biotechnology, Information Technology and Cognitive Science*, Virginie, National Science Foundation, 2002 [en ligne], National Science Foundation [<https://obamawhitehouse.archives.gov/sites/default/files/microsites/ostp/bioecon-%28%23%20023SUPP%29%20NSF-NBIC.pdf>].

6. La partie « Entretiens » de ce dossier contient un entretien avec Éric Fournieret, réalisé par Nathalie Dufayet en janvier 2025.

7. Éric Fournieret, « The Hybridization of the Human with Brain Implants: the Neuralink Project », *Cambridge Quarterly of Healthcare Ethics*, vol. XXIX, n° 4 (octobre 2020), p. 668-672.

8. Dominique Lecourt, *Humain, posthumain: la technique et la vie*, Paris, Presses Universitaires de France (Quadrige), 2011.

le naturel et l'artificiel, mais des mixtes tout de même entre des substances qu'on croyait clairement distinctes⁹.

Soit des individus pouvant basculer «du côté du monstrueux, du hors-norme¹⁰» et qui pourraient mettre un terme à l'espèce humaine telle qu'on l'a connue jusqu'ici, selon les penseurs néo-conservateurs. Ainsi, en 2002, le chercheur en sciences politiques Francis Fukuyama écrivait dans *La Fin de l'homme : les conséquences de la révolution biotechnique*:

Huxley avait raison : la menace la plus grave exercée par la biotechnique contemporaine est bien la possibilité qu'elle altère la nature humaine et qu'elle nous propulse *volentes nolentes* dans une phase «posthumaine» de notre histoire. Cela est fondamental, dirai-je, parce que la nature humaine existe, qu'elle est un concept signifiant et qu'elle a fourni une base conceptuelle solide à nos expériences en tant qu'espèce¹¹.

Autrement dit, des mutant·es et des *freaks*, comme le souffle n'importe quel scénario horrifique de David Cronenberg, de *comics* ou de film lié au Marvel Cinematic Universe (MCU), n'importe quel roman sur le sujet (de Philip K. Dick à Michel Houellebecq, en passant par Stephen King et Alain Damasio) n'importe quelle saga (*Divergente ou Darkest Minds*) ou série TV (*Mutant X, Heroes, Misfits, Les Mutants...*) ; en fait, n'importe quelle fiction mettant en scène ce type de personnages depuis que les X-Men sont apparus dans les années 1960 :

Dans l'imaginaire collectif, les monstres ont disparu, les (super)héros sont fatigués, mais les mutants prolifèrent : en témoignent le retour des X-Men, et l'adaptation récente de leurs tribulations dans deux films à succès. Le mutant, l'individu affecté d'une différence spéciale qui le rend unique, est devenu une valeur positive de notre culture. Mais avant d'envahir la bande dessinée et les *blockbusters*, le mutant renvoie à un concept biologique précis : il désigne une altération du code génétique¹².

Ces lignes sont extraites de l'avant-propos du numéro spécial de la revue *Critique* consacré aux «Mutants», paru en 2006. On y trouve entre autres les articles de Clotilde Thouret «Comment peut-on être (un super-héros) mutant?» et «Adieu les monstres, vivent les mutants» de Thierry Hocquet,

9. Éric Fourneret, *Le Cerveau implanté : penser l'homme à l'ère des implants cérébraux*, Paris, Hermann, 2022, p. 58.

10. *Ibid.*, p. 128.

11. Francis Fukuyama, *La Fin de l'homme : les conséquences de la révolution biotechnique*, trad. D.-A. Canal, Paris, Gallimard (Folio actuel), 2002, p. 26 (cité par Élaine Després et Hélène Machinal dans l'avant-propos du volume collectif qu'elles ont co-dirigé, *PostHumains : frontières, évolutions, hybridités*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014).

12. Thierry Hocquet (dir.), «Présentation», *Critique*, n° 709-710 (juin-juillet 2006), n. p. [en ligne], *Les Éditions de Minuit* [https://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-Critique_n%C2%Bo_709_710___Mutants-2337-1-1-0-1.html].

auteur en 2021 de l'ouvrage typologique *Les Presque-Humains: mutants, cyborgs, robots, zombies... et nous*. Dans le présent dossier, il ne sera pas forcément question de mutation d'ordre génétique. Le terme « mutant » sera pris dans un sens plus large, selon une remotivation étymologique du verbe latin « *muto, are* », au sujet duquel on lit dans *Le Dictionnaire Gaffiot*: « [D]éplacer, (se) changer, (se) modifier, remplacer par échange, changer quelque chose contre quelque chose¹³. » La mutation sera donc comprise comme l'altération d'un état naturel, dont l'origine, artificielle ou non, a toujours pour explication la nécessité de faire advenir un nouveau groupe plus puissant, plus doué, plus adapté à son environnement, pour adopter une note darwinienne. Une nouveauté qui inspire néanmoins la peur et engendre l'agressivité. Son émergence en imaginaire résonne avant tout comme une menace, car *différent* (ici synonyme de *mutant*) peut signifier supérieur. Or, une supériorité, qu'elle soit physique, intellectuelle et/ou morale, pourrait signer non pas notre arrêt de mort en tant qu'espèce mais plutôt celui de notre hégémonie – et un retour du refoulé de ce qui s'est passé en Europe il y a 40 000 ans avec la mystérieuse extinction de notre cousin néandertalien, lequel prospérait depuis 400 000 ans avant que nous autres, mutants *homo sapiens*, n'arrivions du continent africain.

Pour faire écho à cette Histoire lacunaire, rappelons maintenant un pan oublié de l'Histoire littéraire: des décennies avant les mutants et super-héros *made in USA*, des auteurs européens en avaient créé les prototypes. En 1909, René d'Anjou, pseudonyme de Renée Gouraud d'Ablancourt, invente « l'Oiselle », dite Ladybird ou Véga la Magicienne. Volant grâce à des ailes artificielles, elle dispose de gadgets et de tubes remplis d'essences qui décuplent ses facultés sensorielles. Comme Batman, elle ne ressent pas la peur. Quelques jours après sa naissance littéraire sont publiées les aventures de *L'Homme qui peut vivre dans l'eau* de Jean de la Hire. Dernier survivant de sa race amphibiennne, ce dernier a juré de se venger des humains. Les nations s'unissent alors pour le contrer. Mi-homme mi-requin, l'Hictaner sera plagié sous les traits du Sub-Mariner, super-héros Marvel né en 1939 sous le dessin de Bill Everett et la plume de Stan Lee. On reconnaît aussi l'origine d'Aquaman, créé par DC Comics en 1941, et qui, à l'inverse, est un roi protecteur des océans et un membre de La Ligue de Justice d'Amérique. Jean de la Hire est aussi à l'origine du Nyctalope, diffusé par *Le Matin* dès 1911. De son vrai nom Léo Sainte-Claire, il voit la nuit, utilise des gadgets technologiques et dirige une organisation secrète de lutte contre le crime, le CID. Il a aussi un cœur artificiel qui le rapproche d'un homme bionique et le rend quasi immortel, scénario qui rappelle bien sûr celui d'*Iron-Man*, que problématise dans ce dossier Pierre-Adrien Marciset (Université de Lausanne) en interrogeant, selon un angle philosophique, le duo formé par Tony Stark et son *alter-ego* « transhumaniste »

13. Félix Gaffiot (dir.), *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1986, p. 1007.

dans son article « Les promesses de la finitude : Le transhumanisme d'Iron-Man contre l'absoluté du *souci* de Thanos ». Toujours en 1911, Gaston Leroux met en scène *Balaoo*, un singe transformé en homme à la manière des chimères de H. G. Wells sur *L'Île du Docteur Moreau* (1896). La figure donnera lieu en 2019 à un roman publié par Emmanuelle Pireyre, *Chimère*, dans lequel la narratrice enquête sur les OGM et rencontre un savant sur le point de créer un être mi-chien mi-humain. À la même époque, Arthur Bernède donne vie, en collaboration avec Louis Feuillade, à Judex, justicier masqué – et réécriture du *Comte de Monte Cristo*. Judex, « l'Ombre mystérieuse », peut faire apparaître des phrases lumineuses à distance. Mais à cause de la Première Guerre mondiale, la sortie de ses aventures est reportée en 1917. Entre-temps, son histoire est copiée aux États-Unis par Louis J. Gasnier et Donald McKenzie à travers *The Shielding Shadow*, qui peut se rendre invisible, tout comme Griffin dans *L'Homme invisible* de H. G. Wells (1897). En 1921, un auteur français publant sous le pseudonyme de George Leicester crée Fascinax. Doté de pouvoirs psychiques, il hypnotise les gens et voit l'avenir. À bord de sa voiture garnie de gadgets – la « Fascine », ancêtre de la Batmobile –, il combat des Martiens et des sirènes. Toujours en 1921, H. J. Magog transplante un cerveau d'homme dans un corps de singe dans *L'Homme qui devint gorille*, en écho aux traumatismes de la Grande Guerre et de ses « gueules cassées ». En 1929, Magog publie dans *L'Éclair* le feuilleton *Les Surhommes*, qui, une fois devenu roman, s'intitule *Les Trois Ombres de Paris*. L'histoire se passe vingt ans après les événements de *L'Homme qui devint gorille* : le Professeur Fringe met au point une machine qui accroît l'intelligence et le Gouvernement (fictif) de la Confédération Européenne craint qu'elle n'ouvre la voie à une utopie égalitaire. Il décide de traquer ces surhommes comme des bêtes. En 1929, Paul Féval invente Félix « l'Homme-Tigre », qui se transforme sitôt qu'on le met en colère – source de la métamorphose de Robert Bruce Banner en Hulk. Puis, en 1933, alors qu'Hitler accède au pouvoir, deux auteurs juifs américains, Jerry Siegel et Joe Shuster, inventent l'archétype du surhomme : Superman, vendu à *Detective Comics* avant d'être publié cinq ans plus tard dans un autre *pulp*, *Action Comics*. Scénarisé par Stan Lee et conçu par Don Heck et Jack Kirby, Iron Man apparaît quant à lui en 1963 dans *Tales of Suspense*, ouvrant la voie aux « hommes de fer » augmentés des années 1980 : Terminator chez Cameron (1984), Robocop chez Verhoeven (1987), Tetsuo chez Tsukamoto (1989)…

De quoi donner raison à Jacques Lacan qui, en 1974, disait avec humour : « [P]our moi, la seule science vraie, sérieuse, à suivre, c'est la science-fiction¹⁴. » La science-fiction, son nom l'indique, est une littérature qui puise son

14. Propos de Jacques Lacan rapporté dans l'entretien avec Emilio Granzotto, « Jacques Lacan : "Il ne peut pas y avoir de crise de la psychanalyse" (2004) », *Magazine Littéraire*, n° 428 (février 2004), p. 29.

inspiration dans l'imaginaire scientifique sans jamais se prendre au sérieux : un genre littéraire que le psychiatre ne lisait jamais¹⁵. Les mutants surhumains de ce volume seront majoritairement issus de la SF, de par la qualité subversive intrinsèque de ce genre qui met à distance le réel pour mieux en éclairer les possibles et en dénoncer les dérives, surtout lorsqu'elles sont de nature technologique, grâce au truchement de l'utopie et de la dystopie. Quand il fit paraître son ouvrage *Metamorphoses of Science Fiction: On the Poetics and History of a Literary Genre* en 1979, Darko Suvin considérait la science-fiction comme une fiction paralittéraire, de peu d'intérêt. Il la qualifiait de « genre littéraire dont les conditions nécessaires et suffisantes sont la présence et l'interaction de la distanciation et de la cognition, et dont le principal procédé formel est un cadre imaginaire différent de l'environnement empirique de l'auteur¹⁶ ». Les exemples précédemment cités tendent à rendre obsolète cette définition, d'autant que celle-ci est contredite par celle que Ruth Ronen donna en 1994 des « mondes possibles » imaginés en fiction dans *Possible Worlds in Literary Theory*:

Un univers fictionnel peut être décrit comme un système unique et indépendant, bien qu'il subsiste une dépendance nécessaire avec la réalité culturelle et historique dans laquelle il est produit et avec laquelle il entretient des affinités plus ou moins évidentes¹⁷.

Le problème que posent les mutant·es de la culture populaire au xx^e siècle est de prime abord théorique : contrairement à leurs aïeux du xx^e, ces derniers ne reposent pas – ne reposent plus – sur une étrangeté ou altérité radicale et absolue ; ils ne participent plus d'un effet ou affect totalement « déterritorialisant » ; ils ne poussent plus les auteurs et autrices dans leurs derniers retranchements quant à la faculté de « faire paraître vrai » leur univers fictionnel. En somme, les frontières autrefois distinguables entre la fiction mimétique et la fiction anti-mimétique se troublent aussi sûrement que celles entre l'homme, l'animal et la machine :

On ne doit pas entendre par « *anti-mimèsis* » le rejet ou l'opposition pur(e) et simple à la *mimèsis* [...] mais s'offrir la possibilité de soulever d'autres modèles de *mimèsis*, dans ses formes actives et sans en passer par les notions de modèles ou de copies¹⁸.

15. Ce qu'il confia deux ans plus tard aux frères Bogdanov, qui ont publié son entretien dans *L'Effet science-fiction*, Paris, Robert Laffont, 1979, p. 280-281.

16. Darko Suvin, « La science-fiction et la jungle des genres. Un voyage extraordinaire », trad. Jacques Favier, *Littérature*, n° 10 (1973), p. 100.

17. Ruth Ronen, *Possible Worlds in Literary Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 15 : « A fictional world can be described as a unique system separate from, although dependent on cultural-historical reality in which it is created and which it holds more or less obvious affinities. » Nous traduisons.

18. Tom Cohen, *Anti-mimesis from Plato to Hitchcock*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 8 : « The “Anti-mimesis” is not meant to be heard simply as a classic rejection

Telle est la thèse que soutient Tom Cohen dans son essai paru en 1994, *Anti-mimesis from Plato to Hitchcock*. Initialement employée pour qualifier l’infinité des formes que le monde aurait pu prendre en d’autres circonstances, l’expression « mondes possibles » convient particulièrement bien aux œuvres de science-fiction et, dans une perspective plus large encore, d’anticipation avec toutes les variations qu’elle recoupe – cyberpunk, *hard SF*, uchronie... La distanciation mise en avant par Suvin relèverait dès lors du même acabit que l’illusion ou « effet de réel » mis à jour par Roland Barthes dans son article éponyme daté de 1968¹⁹. On parlerait donc volontiers au sujet des mutant-es d’un *effet de distanciation*, à relativiser.

« Utilisant un concept développé par Ernst Bloch, Suvin complète cette définition en soutenant que “la SF se caractérise par la domination ou l’hégémonie narrative d’un *novum* (nouveauté, innovation) fictionnel, validé par la logique cognitive”²⁰ », note Veronica Hollinger dans « Tendances contemporaines en critique de science-fiction, 1980-1999 ». Citons-en quelques exemples, qui attestent de l’actuelle confusion qui peut être faite entre *muthos* et *logos*, entre la fable et la réalité : d’abord la possibilité, déjà fantasmée par Galvani au XVIII^e siècle, de redonner vie et esprit à de la chair morte grâce à une énergie nouvelle. Le mutant-type en est la créature de Frankenstein, séminale dans l’histoire du genre comme le rappelle dans l’entretien reporté dans notre dossier Alexandre Moatti²¹. Revenant sur le contenu de son ouvrage *Aux Racines du transhumanisme en France : 1930-1980* (2020), le polytechnicien, ingénieur des Mines et historien des sciences, s’attache à mettre à l’honneur un autre roman visionnaire, véritable conte de mise en garde : *Le Successeur de pierre* (1999) de Jean-Michel Truong (la minuscule à Pierre est capitale, puisque dans cette histoire, le silicium est devenu la nouvelle incarnation du Verbe divin, en lieu et place de l’être humain)²². Citons aussi la possibilité d’augmenter les capacités intellectuelles du cerveau humain pour le rendre capable d’hypermnésie, de télépathie, de télémétrie ou de préognition – ce que fantasme depuis dix ans Elon Musk avec les recherches menées au sein de son entreprise Neuralink.

or opposition to mimesis [...] but rather to raise the prospect of other models of mimesis – and its particular, of addressing active forms of mimesis without models or copies. » Nous traduisons.

19. Roland Barthes, « Effet de réel », *Communications*, n° 11 (1968), p. 84-89.

20. Veronikia Hollinger cite les mots de Darko Suvin (*art. cit.*, p. 63) dans « Tendances contemporaines en critique de science-fiction, 1980-1999 », trad. Anne Besson, *Science Fiction Studies*, n° 1 (2012), n. p. [en ligne], *Open Edition Journals* [<https://journals.openedition.org/resf/167>].

21. Voir son entretien avec Nathalie Dufayet dans la partie « Entretiens » du présent dossier (janvier 2025).

22. Le premier roman de Jean-Michel Truong, *Reproduction interdite*, paru dix ans auparavant, ciblait la question du clonage.

Il y a également la maîtrise de la mutation génétique pour aboutir à de nouvelles formes de vie plus résistantes, origine de l'industrie agro-alimentaire produisant les OGM ; celle d'unir différentes catégories du vivant en un seul et même corps (ou esprit), que l'on peut qualifier de *chimère*. Or, ce terme a récemment été employé par le Dr Hiromitsu Nakuchi pour qualifier l'objet de ses recherches, soit la création d'embryons hommes-animaux, autorisée par le Japon en 2019. Son but est de « cultiver » des organes humains de substitution à l'intérieur d'embryons animaux amenés à terme (en modifiant des embryons animaux avec des cellules souches humaines reprogrammées). Citons la possibilité d'hybrider voire de fusionner la matière animée et inanimée en une seule entité ; autrement dit, de créer un être au croisement de la biologie et de la mécanique, soit un cyborg²³, figure à laquelle renvoient les personnes atteintes de surdité profonde ayant bénéficié d'un implant cochléaire, dispositif médical révolutionnaire qui leur fournit un certain niveau d'audition (en 2019, c'est un robot qui a été utilisé pour implanter cette prothèse auditive électronique dans le cerveau d'un patient) ; celle d'insuffler la vie ou du moins une illusion de vie dans une machine ou un algorithme, principe de l'androïde. On parle toutefois désormais volontiers de « géminoïde », depuis que l'actrice artificielle Geminoid F a joué dans la pièce puis le film *Sayonara*, réalisé en 2015 par Kōji Fukada. Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Carlos Tello²⁴ revient sur cette situation des plus incongrues. Chercheur à l'Université Paris-Est, il a coordonné en 2023 le volume *Du postmodernisme au posthumanisme* et publié l'année d'après sa thèse de doctorat *Les Romans de Houellebecq et Volpi à la lumière du posthumanisme*. Dans un autre texte, il affirme :

[L]e posthumanisme expose une certaine « fin de l'humanisme », [...] interprétée comme la fin de l'Histoire, l'épuisement de [notre] modèle d'organisation sociale, l'avènement d'une puissante intelligence artificielle qui renverrait les structures établies, ou la transformation radicale des caractéristiques physiques et psychiques de l'être humain²⁵.

... Ou l'émergence de mutant·es, dont la fiction moderne et postmoderne se nourrit depuis plus de soixante ans.

23. Contraction de « *cybernetic organism* », ce néologisme a été proposé en 1960 par deux médecins américains, Nathan Kline et Manfred Clynes, pour qualifier l'hybridité d'un organisme d'origine biologique muni de prothèses mécaniques.

24. Voir son entretien avec Nathalie Dufayet dans la partie « Entretiens » du présent dossier (janvier 2025).

25. Carlos Tello, « Images du posthumain. Un cinéma posthumaniste », *Le Temps du posthumain?*, Actes de la journée d'études internationale « Le Temps du posthumain ? » (Université Diderot Paris 7, le 2 juin 2017), 2018, n. p. [en ligne], *Fabula* [<https://www.fabula.org/colloques/documents5466.php>].

Ces derniers semblent être devenus des modèles pour une certaine frange de la recherche scientifique et de l'industrie (bio)technologique. Mais pour les sciences humaines, leur principal intérêt, au-delà ou en-deçà de leur(s) pouvoir(s) surnaturel(s), est de poser en des termes imaginaires et prospectifs la question du posthumain, cet *homme* et *homo* d'après, en qui l'écrivain Philip K. Dick ne voyait pas une figure positive voire positiviste d'aboutissement utopique, de progrès moral, biologique et technologique, mais le strict inverse. Dans le mémoire de maîtrise qu'il consacre à l'écrivain cyberpunk, « Posthumanité et subjectivité transcendance dans l'œuvre de Philip K. Dick », Jean-Benoît Lelièvre (Université de Montréal) écrit :

La notion de posthumanité, telle que nous la concevons dans ce mémoire, se base sur celle de N. Katherine Hayles, dans *How We Became Posthuman*. Hayles affirme que le corps humain peut être vu comme un réceptacle informationnel. La conscience humaine s'investirait ainsi dans une multiplicité de corps informationnels : corps de chair, corps de métal ou corps virtuels. En partant de cette définition du posthumain, nous proposerons ici le terme de subjectivité transcendance, qui servira à décrire l'approche singulière de la posthumanité qui s'articule dans les romans de Dick. Par subjectivité transcendance, nous entendons la capacité de certains personnages dickiens à absorber la réalité des autres personnages, de même qu'à s'y substituer²⁶.

D'où la dimension intertextuelle et réflexive de son écriture qu'interroge Manuela Mohr (Université de Lorraine) en prenant pour exemple Cris Johnson, le mutant de « The Golden Man » (« Le misérable mutant : "The Golden Man" de P. K. Dick, de l'intertextualité à la métafiction »). L'autrice problématise la question de l'identité humaine en montrant la singularité de ce mutant, malgré la présence de catégories binaires traditionnelles (humain / non-humain, normal / anormal ou hors normes, chasseur / chassé). Il n'en reste pas moins que chez les personnages dickiens dominent une incertitude existentielle et ontologique, la possibilité de la schizophrénie et la lecture dystopique du monde. Dans *The Posthuman* (2013), Rosi Braidotti en parlait en termes de « *human embodiment* » afin de mettre l'accent sur l'actuelle mutation, au sens figuré et non biologique, de l'homme postmoderne :

[Une métamorphose] de notre nature propre ne va pas sans heurt ni peur ni dérive, car il s'agit d'une remise en question fondamentale – subjective et objectivante – de notre essence, de notre rapport au monde et de notre condition humaine. En fait, confrontés à de telles transformations, il est de plus en plus pressant de recadrer

26. Jean-Benoît Lelièvre, *Posthumanité et subjectivité transcendance dans l'œuvre de Philip K. Dick*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 2010, f° 7 [en ligne], Université de Montréal [<https://umontreal.scholaris.ca/server/api/core/bitstreams/6c6a8daa-778d-4932-aadf-760029597445/content>]. Son corpus est composé de trois romans (*The Three Stigmata of Palmer Eldritch*, *Do Androids Dream of Electric Sheep?* et *Ubik*).

notre pensée collective et individuelle dans une perspective résolument posthumaniste « *to set a new posthuman agenda* » [...]. Il ne s'agit pas ici, malgré certaines idées reçues des plus tenaces, d'aller à l'encontre de l'immense héritage humaniste des Lumières, mais bien au contraire de mobiliser ce dernier afin d'adapter nos épistémologies actuelles et à venir aux transformations incessantes et accélérées du monde dans lequel nous vivons, métamorphoses amplifiées par l'essor implacable des technologies issues de la grande révolution numérique conséquente de la Seconde Guerre mondiale²⁷.

À la lecture de Rosi Braidotti reviennent en tête ces mots de Bruno Latour :

On définit souvent la modernité par l'humanisme, mais cette habitude même est moderne parce qu'elle reste asymétrique. Elle oublie la naissance conjointe de la « non-humanité », celle des choses, ou des objets, ou des bêtes, et celle, non moins étrange, d'un Dieu barré, hors jeu. La modernité vient de la création conjointe des trois, puis du recouvrement de cette naissance conjointe et du traitement séparé des trois communautés pendant que, en dessous, les hybrides continuent de se multiplier par l'effet même de ce traitement séparé²⁸.

Le programme du posthumanisme critique de Braidotti, aux côtés de qui nous pourrions citer Neil Badminton (*Alien Chic: Posthumanism and the Other Within*, 2004) et Cary Wolfe (*What Is Posthumanism?*, 2010), serait donc de repositionner l'homme au sein du vivant et de l'univers, et d'en finir avec l'anthropocentrisme, comme le préconisent Latour mais aussi J.-M. Besnier dans *Demain les posthumains : le futur a-t-il encore besoin de nous ?* (2009) et J.-P. Baquast dans *Ce monde qui vient : sciences, matérialisme et posthumanisme au xxie siècle* (2014). Si, avec la troisième Révolution technique et industrielle, l'homme n'est plus la mesure de toute chose, s'il est descendu de son piédestal, il peut enfin partager le sort commun des autres organismes mortels – une « chute » d'autant plus ironique qu'elle est causée par des « intelligences » non-vivantes qu'il a lui-même créées, à son image.

Il existe aujourd'hui une thèse relativement consensuelle en sciences humaines : la fiction d'anticipation ferait de la figure mutante une métaphore sociopolitique exprimant sur un mode (contre)utopique la nécessité d'un monde à venir meilleur, d'une postmodernité débarrassée des défauts de la modernité, plus tolérante, plus inclusive, plus éco- et techno-responsable. En somme, le mutant exprimerait, dans un système sémiologique second, dirait

27. Jean-François Boutin, « Posthumanisme, éducation et littératie multimodale et média-tique : une injonction », *Revue de Recherches en Littératie Média-tique Multimodale*, vol. X (2019), n. p. [en ligne], Érudit [<https://doi.org/10.7202/106553ar>].

28. Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, Éditions La Découverte (Sciences humaines et sociales), 1997 [1991], p. 23 (cité par Élaine Després et Hélène Machinal dans l'avant-propos de *PostHumains : frontières, évolutions, hybridités*, *op. cit.*, p. 9).

Roland Barthes, la mise en abyme d'un rapport au réel en pleine mutation ; un rapport que lui et les siens prennent en charge par l'entremise de leur corps, de leur esprit, de leur morale, de leur culture et de leur langage, comme se propose de l'analyser Marjorie Sabbatorsi, docteure en langues et littératures anglaises et anglo-saxonnes de l'Université de Toulon, dans « Langages mutants : hybridité linguistique et identités posthumaines dans la culture populaire », article dont le corpus est composé d'œuvres audiovisuelles (*X-Men*, *Westworld*, *Sense8* et *Sweet Tooth*). On peut donc raisonnablement penser que la fiction utopiste des années 1970, alors essentiellement féministe, a eu un bel héritage et a encore un bel avenir devant elle, à la lumière du renouveau actuel de la fiction posthumaniste et « technopoétique », pour reprendre la perspective critique choisie par Mara Magda Maftei (Université de Bucarest) dans son article « Mutants, cyborgs, chimères ou post-animaux. Une approche écotechnocritique ». L'autrice y cible un corpus d'anticipation dont *L'Invention des corps* (Pierre Ducrozet, 2017), *Autobiographie d'un poulpe* (Vinciane Despret, 2019), *Penser comme un iceberg* (Olivier Remaud, 2020) et *Frankenstein* d'Antoine Bello (2021). Elle insiste sur l'inventivité sous-jacente de ces récits, capables de faire surgir selon elle de « nouvelles subjectivités », institutions et formes langagières. La thèse qui vient d'être exposée a donc une application dans le champ littéraire, que Mohamed Sami Alloun (Université de Médéa) qualifie de « nouveau concept catégoriel » dans son article « Caractérisation théorique de la littérature du posthumain dans le monde francophone extrême contemporain » (chez Frédéric Beigbeder, Alain Damasio, Olga Lossky, Mireille Gagné, Julie Girard), et dans le champ de la SF et de ses sous-genres dont la *hard sci-fi*, investie par Adrien Malcor, membre du collectif artistique « Groupe RADO », dans « Saltations 1999. Greg Bear, Greg Egan, David Cronenberg et le mutant « évolutif » ». Dans cette contribution, l'auteur étudie la dimension tragique du mutant, « fragile surhomme néo-nietzschéen » pris dans les filets des controverses contemporaines sur l'évolutionnisme.

Mais cette thèse a également une application dans le champ de la réflexion sur le corps et la corporeité, dans la lignée des travaux d'Hélène Machinal²⁹, ce qu'interroge Laura Lafrance (Université du Québec à Montréal) chez Karoline Georges. Entre littérature et art numérique, l'artiste multidisciplinaire affirme un idéal de perfection et de progrès, que représentent pour elle les mutants technologiques et virtuels (« Devenir posthumain : sublimations corporelles et identitaires dans la production littéraire de Karoline Georges »). Il y a aussi des applications dans le champ sociétal dès lors que le biais fictionnel redéfinit le corps non plus au sens biologique mais au sens social. Préparant actuellement une thèse intitulée « Écocritique des fictions fin de monde dans les romans et

29. Co-directrice avec Jean-François Chassay d'un numéro de la revue *Otrante. Art et Littérature fantastiques* intitulé : « Mutations 1 : corps posthumains » (n° 38 [2016]).

les séries (1963-2023) » sous la direction de Jean-Paul Engélbert, Bruno Vergnes (Université Bordeaux Montaigne) associe le mutant à la question du pouvoir et de l'organisation politique, et réinvestit la série TV *Games of Thrones*. Dans son article « Manières d'être mutant: métamorphose et hybridation comme prise de pouvoir des "faibles" dans *Game of Thrones* », il questionne l'association symbolique des chef-fes avec des animaux sauvages (Daenerys et le dragon, Bran et le corbeau). Léon Bodier (Université Laval), lui, explore le déplacement « du modèle postmoderne vers une narration posthumaniste » dans une autre série TV, *Westworld*, qu'il lit comme « l'utopie d'un collectif queer ». *Westworld* est un autre exemple dans ce dossier de ce que Jason Mittell a baptisé en 2015 la « *complex TV* » dans son essai éponyme *Complex TV: The Poetics of Contemporary Television Storytelling*³⁰, pour désigner les formes élaborées prises par les récits sériels dans le paysage audiovisuel contemporain. Léon Bodier explore ainsi la manière dont la narration polymorphe de la série, ou « polyfocalité », explore la pluralité identitaire ou l'identité transgenre en proposant une heuristique queer, cet adjectif étant interdépendant de la question mutante. On pense à la métaphore politique du cyborg développée par Donna Haraway dans son *Manifeste cyborg* (1985), texte fondateur du cyberféminisme, du féminisme queer et trans. Récemment, le philosophe Paul B. Preciado l'a qualifié d'« antidote aux taxonomies de la modernité », nous montrant que « la technologie ne nous est pas extérieure, que les corps que nous fabriquons nous-mêmes sont aussi technologiques, et [...] que la technologie n'est pas qu'une histoire de machine, mais un rapport social³¹ » ; soit une construction, au même titre que le genre et sexe genré, qu'Haraway propose de remplacer par une dimension non-identitaire. Proposition qui, selon Paul B. Preciado, témoigne d'une « pensée de la mutation, du devenir qui s'oppose à celles qui conçoivent l'individu comme une substance figée³² ». Pour Carole Guesse, autrice d'une note de lecture sur le *Manifeste cyborg*, c'est depuis sa parution que « le posthumain est communément vu comme l'effacement des frontières entre les différentes formes de vie organiques (humaines, animales et végétales), entre l'organique et le mécanique, ainsi qu'entre le physique (l'incarné, le réel) et le non-physique (le virtuel)³³ ». En

30. Jason Mittell, *Complex TV: The Poetics of Contemporary Television Storytelling*, New York, New York University Press, 2015.

31. Paul B. Preciado, « Le "Manifeste Cyborg" de Donna Haraway est un antidote aux taxonomies de la modernité », *(Re)lire les classiques féministes*, 3^e épisode, France Culture, 7 mars 2025, radio [en ligne], Radiofrance [<https://www.radiofrance.fr/france-culture/podcasts/le-souffle-de-la-pensee/paul-b-preciado-sur-le-manifeste-cyborg-de-donna-haraway-5888894>].

32. Dans le même épisode de la série radiophonique « (Re)lire les classiques féministes ».

33. Carole Guesse, « Préfixes & suffixes de l'humain : entre fiction & philosophie », *Acta fabula*, vol. XVI, n° 8 (décembre 2015), notes de lecture [en ligne], *Fabula* [<https://www.fabula.org/revue/document9581.php>].

matière de théorie queer, citons en complément les travaux de Teresa de Lauretis, qui en jeta les bases avec *Technologies of Gender*, publié en 1987, la même année que la sortie de *M. Butterfly*, le film de Cronenberg qu'elle étudie dans son ouvrage *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg* (2007). À l'instar du mutant, la figure queer permet de sortir de l'androcentrisme (encore présent chez Foucault) et de désigner le genre comme un processus ou produit de diverses technologies sociales ou scientifiques. Dans une volonté similaire de déconstruire le système genré, et avec une nouvelle ouverture médiatique, David Rioton (Université de Strasbourg), auteur d'un article à paraître dans la revue *TRANS* sur l'hybridité du cyborg dans la SF contemporaine, cible le « monde post-genre » advenu grâce aux mutants non-humains dans une nouvelle de Daryl Gregory et une bande-dessinée de Marion Besançon et Patrick Lacan, parue en 2024 (« Se mettre au vert dans un monde postgenre : Mutation, épidémie et régénération dans *Verts* et “Les Neuf derniers jours sur Terre” »). « Mutation, épidémie, régénération » : le triptyque sonne comme un hommage à la notion de « *kin* » développée par Donna Haraway en 2010 dans le *Manifeste des espèces compagnes : chiens, humains et autres partenaires*, puis six ans plus tard dans *Vivre avec le trouble (Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene)*. Pour ne pas céder aux sirènes anxiogènes des récits dominants, à savoir la toute-puissance d'un capitalisme écocide, l'effondrement imminent du vivant et l'aliénation de l'humanité par la technologie, la philosophe américaine prône un modèle de cohabitation entre espèces, de compagnonnage entre les hommes et les animaux, en passant par les bactéries. En écho à ces thèses, David Rioton analyse son corpus comme une mise en lumière d'une possibilité utopique : faire du genre une performance technologique à même de transformer l'être humain, de le faire entrer dans une ère / aire postgenre et posthumaniste – en écho avec les analyses de Barthes ou de Sulvin quant à l'inscription de la fiction dans l'imaginaire social de son époque, sans qu'il importe si celle-ci joue d'un effet de réel et d'un pacte naturaliste ou d'un effet de distanciation et d'un pacte non-mimétique.

Dans l'entretien précité, Lacan pointait du doigt le fait que les rapports que la science-fiction, littérature des temps modernes, entretient avec le discours scientifique n'étaient pas simples. Cinquante ans plus tard, l'inverse est désormais vrai : l'intelligence artificielle est à la fois une science, une technologie ET un récit de fiction, comme le rappelle Jean-Gabriel Ganascia³⁴, président du comité d'orientation du CHEC (Cycle des Hautes Études de la Culture) et de l'AFAS (Association française pour l'avancement des sciences). Auteur en 2024 de *L'IA expliquée aux humains*, il insiste sur le fait que l'IA est avant tout un enjeu de pouvoir : au sens économique, étant donné qu'elle est le prochain

34. En janvier 2025, Jean-Gabriel Ganascia a accordé à Nathalie Dufayet un entretien, reporté dans la partie « Entretiens » du dossier.

marché lucratif du siècle, et au sens (socio)politique, étant donné que son utilisation a déjà des conséquences sur l'organisation de nos sociétés et de nos structures institutionnelles. C'est enfin un fantasme qui impacte fortement la culture populaire et réveille des motifs universaux ancestraux que dévoilaient autrefois les récits de la tradition magico-religieuse (mythes, légendes, épopeées). Parmi ces motifs toujours actifs dans nos inconscients collectifs, il y a le rêve d'immortalité, de victoire sur la mort, sur la maladie, sur la vieillesse, le déclin du corps et de l'esprit. Pour rappel, dans la «Genèse», ces pouvoirs étaient contenus dans le second fruit que le couple originel n'a pas eu le temps de goûter puisqu'Adam et Ève ont été chassés du Paradis après avoir mangé le premier, celui de la connaissance. Il y a également le rêve démiurgique de devenir créateur à la place du Créateur, *hubris* ultime qui conduirait l'homme à engendrer sa propre créature, dont il serait le père, le dieu, le maître. Or ces deux désirs ont toujours été combattus moralement par les fictions des mythes occidentaux. Que ce soit dans la culture polythéiste de la Grèce antique ou dans les religions du Livre, la création par l'homme d'un être à son image est un crime suivi d'un châtiment. Il n'en va pas autrement dans les récits du XIX^e siècle : le docteur Frankenstein de Mary Shelley (1818) initie ainsi une tradition : une cohorte de «savants fous» punis pour leur orgueil démesuré et le mal qu'ils ont causé autour d'eux. Tous sont condamnés à voir leur progéniture se changer en une forme de vie mutante, monstrueuse, impie, infâme, qui se retourne contre eux³⁵. À l'autre bout du monde, les cultures asiatiques, exemptes d'influences grecques et bibliques, ont une approche différente, presque opposée : au Japon, en Chine, en Corée, les formes de «vie» mutantes que constituent en imaginaire les robots et les cyborgs ne sont pas associées à une axiologie négative fondée sur le mal, le danger, l'hérésie, l'interdit. Confier son enfant ou son parent vieillissant à un robot, se livrer à un agent conversationnel plus qu'à un psychologue, un proche, un ami, un partenaire, éprouver des sentiments pour une machine, avoir des relations sexuelles avec elle voire l'épouser légalement ne semblent poser de problème à personne. Ces situations n'induisent apparemment pas de peur quant au possible effacement de l'humain. Et il en allait de même quand les hommes de l'Antiquité égyptienne ou ceux du XVIII^e siècle, tel Vaucanson, s'amusaient à construire des automates à notre effigie. Dans les années 1980-1990, les mangas cyberpunk n'étaient pas aussi anxiogènes que les récits occidentaux, dont *Le Neuromancien* de William Gibson, qui inspira

35. Sur toutes les figures mythiques venant d'être citées, voir Nathalie Dufayet, *Les Grands Mythes en littérature* (ainsi que dans les arts visuels et audiovisuels), Paris, Éditions Ellipses, 2025, dont «Adam et Ève : le couple mythique», «Âge d'or et Décadence : le mythe des âges», «Apocalypse et Fin du monde», «Créatures artificielles : Golem, Frankenstein, IA et Posthumains», «Faust : l'homme qui voulait en savoir trop», «Lilith : et Dieu (re)créa la femme», «Prométhée et Pandore : pour le meilleur et pour le pire», «Vampire : la mort qui ne veut pas mourir»...

aux désormais sœurs Wachowski le scénario de *The Matrix*. En Asie, le discours officiel consiste à percevoir les machines intelligentes comme des gadgets *high-tech* pouvant permettre de régler des problèmes militaires ou sociétaux – l'isolement, la solitude, le soin aux personnes invalides. À condition qu'elle ne soit pas à l'origine d'armes de destruction massive, la technologie n'est pas pressentie pour être l'origine de la fin de l'Homme, de l'Histoire, du Monde, perspective qui a tant nourri les débats intellectuels européens d'après-guerre. En Europe, en revanche, la technologie est politique, puisque se pose la question du pouvoir que nous donnons ou allons lui donner, jusqu'à déliter nos liens sociaux, fragiliser nos structures démocratiques (et mentales), appauvrir notre esprit critique, nos libertés d'expression et d'action.

En Amérique, dans la Silicon Valley, les géants de la *tech* et des médias posent encore un autre cadre : ces derniers ne fabriquent pas seulement ces outils technologiques, ils fabriquent aussi des mythes. Et ceux-ci sont peu ou prou reliés au mouvement de pensée du transhumanisme. Ce volume tiendra compte de la différence terminologique entre le « posthumanisme » et le « transhumanisme ». Le premier induit un imaginaire et un ensemble de doctrines tachant de penser « l'homme d'après », d'après l'intégration de découvertes en matière de (bio)technologie dans son quotidien et ses institutions, et dans un futur plus ou moins proche ; le second est également un imaginaire et une doctrine, mais son discours s'appuie sur un récit construit et relayé par des partisans proches d'une posture religieuse ou sectaire, d'une *foi* en un certain scénario sur l'avenir de l'homme qui consisterait en une fusion désirable avec la machine. C'est la raison pour laquelle les transhumanistes « prêchent » pour l'emploi des sciences et des techniques afin d'augmenter les capacités humaines programmées par la nature. Le transhumanisme est lui-même à l'origine d'une production de récits mythiques devant servir ses intérêts – et ceux des industriels concernés par ces possibles mutations de l'homme, de son corps, de son esprit, de son modèle de société. Le premier de ces mythes, dit de la Singularité, fabule la prise de pouvoir à venir par les machines. Chantal Guibert, dans son article « Le cyborg des transhumanistes ou la solution finale au problème de la pulsion », paru en 2013 dans la revue *La Cause du désir*, rappelle à juste titre que le terme « Singularité » est un emprunt à l'astrophysique, à l'étude des trous noirs. Elle en cible l'origine dans une citation du mathématicien Stanley Ulam, datée de 1958 :

L'accélération constante du progrès technologique et des changements du mode de vie humain semble nous rapprocher d'une singularité fondamentale de l'histoire de l'évolution de l'espèce, au-delà de laquelle l'activité humaine, telle que nous la connaissons, ne pourrait se poursuivre³⁶.

36. Chantal Guibert, « Le cyborg des transhumanistes ou la solution finale au problème de la pulsion », *La Cause du désir*, vol. II, n° 84 (2013), n. p. [en ligne], Cairn [https://shs.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2013-2-page-140?lang=fr].

Le scénario de la Singularité se rattache à la loi de Moore, qui postule un doublement de la puissance de calcul des ordinateurs tous les dix-huit mois. En extrapolant, on prévoit qu'en 2035, l'homme aura créé une intelligence supérieure à la sienne, mettant ainsi fin à l'ère humaine. Émerge alors le second doublet du discours transhumaniste, majoritairement américain : l'infériorité de l'intelligence humaine, naturelle, biologique, et son corollaire, la supériorité de l'intelligence artificielle. Le troisième mythe pointe la nécessaire ou inéluctable « fusion » de l'homme avec l'IA avant que des « concurrents » Chinois ou Japonais ne le fassent, afin que l'homme s'améliore à son contact, en dehors de toute application médicale visant à guérir un réel handicap. D'où le quatrième mythe, écho possible aux dérives et crimes eugénistes pratiqués au siècle dernier : la bipartition radicale ou ségrégation à venir de l'espèce humaine entre des individus devenus « surhommes » (qui en auront du moins les moyens financiers) et les autres, réduits au rang de « sous-hommes », soumis aux aléas naturels de la matérialité, de la maladie et de la mort. Les fables transhumanistes recyclent les thèmes développés par la SF depuis le XIX^e siècle, mais les vident de leur substance (socio)critique pour mieux se les approprier à des fins économiques et idéologiques – *in fine*, le *storytelling* reste la meilleure stratégie commerciale pour attirer de nouveaux clients et investisseurs. Et toutes reposent sur une dernière idée : la fin de l'humanisme tel qu'il s'est constitué en Europe au XVI^e puis au XVIII^e siècle pour inspirer les fondements de nos « vieilles » démocraties, des idéaux de tolérance, d'inclusion, de solidarité et d'égalité. Le mouvement transhumaniste est de fait lié à une pensée ultralibérale, ultralibertarienne et réactionnaire proche de l'extrême-droite, raison pour laquelle elle est si populaire auprès de grands entrepreneurs de la Silicon Valley partisans du président Donald Trump. Une nouvelle pensée cristallise d'ailleurs cette tendance : les « Lumières sombres », « *Dark Enlightenment* » en anglais, oxymore qui produit en français un jeu homophonique significatif « les Lumières sombres / sombrent ». Ses principaux partisans sont Nick Land, Peter Thiel (cofondateur de PayPal) et Curtis Yarvin, chantre de la dictature et de l'accélération du réchauffement climatique, dont l'actuel vice-président des États-Unis, J. D. Vance, est un fervent admirateur³⁷.

37. Lequel n'a pas hésité à relayer auprès du président américain début 2025 leur projet de créer une station balnéaire de luxe, une « riviera du Moyen-Orient », en lieu et place de l'actuelle Bande de Gaza, une sorte d'État miniature fondé sur le modèle d'un *trust* et qui serait géré par des actionnaires milliardaires ; projet que le président Trump a annoncé officiellement en février 2025, causant l'émoi d'une grande partie de la communauté internationale qui y a vu une tentative d'enrichissement personnel sur fond de nettoyage ethnique. À l'heure où ces lignes sont écrites, le « plan de paix » de Donald Trump vient d'être accepté par Israël et le Hamas et ces négociations ont été l'œuvre de Jared Kushner, gendre du président et fondateur en 2021 d'*Affinity Partners*, fonds d'investissement ayant levé des milliards de

Mais face à cette spoliation et à cette récupération, la fiction n'a pas dit son dernier mot. Elle organise déjà sa réplique. Ainsi, en 2024, est paru le roman *L'Enfance du monde* de l'écrivain argentin Michel Nieve. Dans un avenir proche, l'Argentine, dévastée par le dérèglement climatique, est sous le joug d'un pouvoir ultra-libéral et anti-démocratique. Le récit suit la lutte pour la survie d'un jeune mutant, un enfant moustique. Ses premières lignes, « Personne n'aimait l'enfant dengue. J'ignore si c'était à cause de sa longue trompe ou du bourdonnement incessant, insupportable, de ses ailes qui déconcentrait le reste de la classe³⁸ », donnent le ton kafkaïen de l'ouvrage, qui fait aussi la part belle à Orwell et aux autres lanceurs d'alerte du siècle dernier quant aux dérives possibles de la technocratie. Cette fiction est suivie d'un essai, *La Science-fiction et le capitalisme*, symboliquement paru dans la collection « Chimères » des Éditions Christian Bourgois. Dans son essai, Michel Nieve parle abondamment d'Elon Musk, fondateur des sociétés Tesla, SpaceX et Neuralink, ayant soutenu Donald Trump pendant sa campagne présidentielle, puis ayant été à la tête du « Ministère de l'efficacité gouvernementale » de novembre 2024 à mai 2025, avant de tomber en disgrâce auprès du président de la première puissance mondiale. L'écrivain argentin s'intéresse plus particulièrement au *design* des produits estampillés par l'entrepreneur américain. D'un point de vue esthétique et dans l'imaginaire du public, ce n'est selon lui pas un hasard si les scaphandres et le vaisseau de la mission Crew Dragon Demo-2 rappellent le langage visuel du cinéma populaire : de *2001, l'Odyssée de l'espace* (Kubrick) à *Interstellaire* (Nolan), en passant par *Star Trek* (Wise). Pour les élaborer, Elon Musk a choisi un célèbre créateur de costumes : José Fernandez, connu dans l'industrie hollywoodienne pour avoir habillé Batman, Wolverine et d'autres super-héros Marvel, ainsi que les personnages de *La Planète des singes*. Il a aussi conçu les Gremlins, les mutants mi-comiques mi-horribles de Joe Dante. L'exemple est significatif de ce phénomène dont nous parlions précédemment : le détournement par les géants de la *tech*, désormais en quête de pouvoir politique, des codes de la SF et le renversement des dystopies en utopies (bio)technologiques, auxquelles le public s'habite doucement mais sûrement, surtout s'il est abonné aux plateformes de streaming Netflix, Amazon Prime, Paramount TV et autres. Autre réponse et fait de résistance : la fiction politique d'Alain Damasio. L'auteur de *La Zone du dehors*, de *La Horde du contrevent* et des *Furtifs*, a fait un voyage dans la Silicon Valley et en est revenu avec *Vallée du silicium*. Dans cet essai, il appelle de ses vœux un « art de vivre avec les technologies, une faculté d'accueil et de filtre, d'empuissantement

dollars auprès des monarchies du Golfe, et de Steve Witkoff, autre investisseur immobilier et émissaire du président Trump « pour la paix au Moyen-Orient ».

³⁸. Michel Nieve, *L'Enfance du monde* suivi de *La Science-fiction capitaliste*, trad. Sébastien Rutès, Paris, Christian Bourgois Éditeur (Chimères), 2024. p. 13.

choisi et de déconnexion assumée, [...] une relation aux IA qui ne soit ni brute ni soumise³⁹».

Qu'elles portent sur le transhumanisme ou sur le posthumanisme, les réflexions universitaires de ce dossier engagent un large éventail de projections de l'homme, de la femme et, dans un sens transgenre, de la créature d'après, à travers ce que Mara Magda Maftei et Dominique Viart nomment «les récits du posthumain» dans un ouvrage collectif éponyme paru en 2023. Des projections d'autant plus signifiantes que l'imaginaire collectif est aujourd'hui pris dans l'étau de l'effondrement des ressources, de la biodiversité, du climat, de l'ordre économique mondial – tel qu'il a été construit par le capitalisme occidental puis globalisé –, des modèles sociétaux du vivre-ensemble démocratique. Aussi est-il légitime de se demander en quoi la figure du mutant (chimère, cyborg, androïde et posthumain) se fait-elle l'écho ou le reflet des bouleversements qui caractérisent notre siècle et le précédent (en tête ceux de notre rapport au réel, dont nous nous déconnectons tous les jours davantage), de notre rapport à nous-même, aux autres, aux autres espèces, à la nature et à l'environnement. L'objectif de ce dossier est d'interroger la figure du mutant en tant qu'elle est une matérialisation possible des thèses posthumanistes du siècle dernier et d'aujourd'hui. La proposition de l'homme-machine occupe plus que jamais l'actualité en questionnant l'intégration dans nos existences des nanotechnologies et de l'IA, bien que selon les spécialistes sa capacité soit encore faible. Pourtant, ce discours est déjà obsolète sur le continent asiatique qui, dès les années 1990, en nourrissait le cyberpunk à travers les égéries de *Ghost in the Shell* et de *Gunmm*. Comme l'explique de nouveau Alain Damasio :

[Ce genre a] été construit sur cette fascination du couplage, de la fusion homme / machine comme horizon d'émancipation. [J]e crois qu'on est complètement revenu de ça. On se rend compte au contraire que c'est une maximisation de l'aliénation. Je pense donc que va apparaître un courant «zoopunk» ou un «biopunk» au sens où l'enjeu sera la réarticulation au vivant, l'hybridation avec le vivant comme vecteur d'émancipation. Les furtifs, c'est ça: mes personnages se reconnectent au vivant à travers eux et retrouvent une vitalité qu'a perdu l'humain du xx^e siècle. Métaphoriquement, écologiquement, c'est une façon de renouer avec des dimensions animales qui sont à la fois en nous et hors de nous, c'est renouer avec ce bloc qu'on appelle «la nature» et qui serait hors de nous. [...] Ce vivant, cette force est en nous, il faut en être conscient pour la remobiliser⁴⁰.

39. Quatrième de couverture de l'ouvrage d'Alain Damasio, *Vallée du silicium*, Paris, Seuil, 2024.

40. Alain Damasio dans un entretien avec Ruddi Guilmin, «Alain Damasio: "Ma science-fiction, c'est un présent hypertrophié"», *Gonzai*, 2023 [en ligne], *Gonzai* [<https://gonzai.com/alain-damasio-ma-science-fiction-cest-un-present-hypertrophie/>].

Depuis une dizaine d'années, les nouveaux mutants de ce courant « biopunk » ou « zoopunk » qu'annonce l'écrivain français ont déjà été placés au cœur de cycles romanesques (*Seawalkers* et *Woodwalkers* de Katja Brandis, à partir de 2019), de romans (*Sidérations* de Richard Powers en 2022), de films (*Le Règne animal* de Thomas Cailley en 2023), de BD (*Verts* de Patrick Lacan et Marion Besançon, la nouvelle saga Urban Comics *Poison Ivy Infinite* de Gwendolyn Willow Wilson et Marcio Takara), d'animés (*Flow* de Gints Zilbalodis en 2024), de séries TV (*Wednesday*, réalisée par Tim Burton), et *Sweet Tooth*, adaptée du comics éponyme de Jeff Lemire, à qui l'on devait le retour d'*Animal Man* chez DC Comics dans les années 2010). À l'image des (contre)utopies posthumanistes, ces nouveaux égaux (*egos?*) entrent en lutte contre la sémiologie du désastre des discours dominants : en tête les mythes transhumanistes qu'Alain Damasio dépeint en « nouvelle religion d'un monde en voie de dévitalisation⁴¹ ». Contre cette dévitalisation et déshumanisation, la (science)fiction nous offre une solution imaginaire possible, que Julien Tribotté (Université John Hopkins) met à jour dans son article « Mutations furtives : esthétique biopunk et polytique du vivant dans *Les Furtifs* d'Alain Damasio ». La SF du xxie siècle s'adapte, se réinvente, mute : après le cyberpunk, d'obédience pessimiste, est venue l'heure du « solarpunk » ou du « hopepunk ». Malgré leur arène (post)apocalyptique, ces nouveaux récits s'efforcent d'ouvrir de nouvelles perspectives face à la morbidité ambiante. Ils (re)mettent à l'honneur un désir d'avenir dicté par un retour au respect du vivant, sous toutes ses formes. Et si Alain Damasio en est l'une des figures majeures, on peut lui adjoindre d'autres membres du collectif littéraire « Zanzibar » : Becky Chambers, Li-Cam, Chloé Chevalier, Audrey Pleynet, Laurent Kloetzer, Norbert Merjagnan⁴² et Ariel Kyrou⁴³, tous deux présents dans la partie « Entretiens » de notre dossier. Le premier est écrivain, lauréat du Nouveau Grand prix de la science-fiction française pour *Les Tours de Samarante* (2008), scénariste de jeu vidéo et inventeur d'expériences de théâtre immersives utilisant le numérique et le décalage cognitif et sensoriel. Le second est enseignant à l'Université de Versailles, auteur de *Dans les imaginaires du futur* (2020), puis de *Philofictions : des imaginaires alternatifs pour la planète* (2024). Il a aussi coscénarisé le documentaire *Les Mondes de Philip K. Dick* (2015) et publié un *ABC Dick* (2021).

41. Alain Damasio dans un entretien avec Anne de Mallerey, « Alain Damasio : “Le hacker est l'homme cultivé du présent et du futur” », *Usbek & Rica*, 2016 [en ligne], *Usbek & Rica* [<https://usbeketrica.com/fr/article/alain-damasio-le-hacker-est-l-homme-cultive-du-present-et-du-futur?platform=hootsuite>].

42. Voir son entretien avec Nathalie Dufayet dans la partie « Entretiens » du présent dossier (janvier 2025).

43. De même, voir son entretien avec Nathalie Dufayet dans la partie « Entretiens » du présent dossier (janvier 2025).

À la fin du film *Possible Worlds* de Robert Lepage (2000), George dit à sa bien-aimée : « Je t'aime dans tous les mondes », « rappelant qu'à l'heure de la technologie et de la science omniprésente, l'amour reste le substrat indispensable à toute relation⁴⁴ » ; de même que le lien social, l'art de cohabiter avec le vivant (pour reprendre le *credo* du philosophe Baptiste Morizot), le désir de « croire aux mutants » (titre du roman jeunesse de Laura Fredducci paru en 2024), au pouvoir critique des (contre)utopies posthumanistes et de ce que l'on peut appeler « l'anticipation proche » ou *near future*, telle celle pratiquée par Alain Damasio et son collectif, ainsi que par Vincent Villeminot dans ses romans jeunesse (la trilogie *Instinct, Comme des sauvages, L'Île, Nous sommes l'étincelle*), Charlie Brooker dans la série TV *Black Mirror* et Ugo Bienvenu dans ses romans graphiques. L'auteur-dessinateur fit sensation en 2017 avec *Paiement accepté*, qui mettait en scène le fils de Donald Trump quittant les États-Unis pour fuir une guerre civile. En 2019, *Préférence système* mettait à l'honneur Mikki, un androïde portant l'enfant d'un couple amené à mourir. À la fin, contrairement au film *Sayonara*, le robot n'est pas seul et doit éduquer l'enfant, en mettant à profit les données que son propriétaire, Yves Mathon, avait cachées dans sa mémoire, données culturelles qu'il était censé supprimer, mais qu'il a cru bon de sauver, inspiré par un désir de révolte proche de ceux ayant animé Winston Smith au début de *1984* chez Orwell (1948) et Guy Montag dans *Fahrenheit 451* de Bradbury (1953). L'ensemble fonctionne évidemment comme une parabole : « [L]e regard froid de l'androïde domestique, Mikki, permet de réconcilier mécanique et organique, numérique et analogique, au point que ce bijou de technologie finit par incarner une figure d'ancêtre chargé d'assurer une transmission orale⁴⁵ », jusqu'à réaliser, sans que personne ne le lui demande, des peintures rupestres sur les parois d'une grotte, au fond de laquelle cette mémoire vive, garante de la nôtre, s'éteindra finalement⁴⁶.

44. Charles-Henri Ramond, « *Possible Worlds*: de l'amour et des labyrinthes », *Séquences: la revue de cinéma*, n° 298 (2015), p. 49 [en ligne], *Érudit* [<https://www.erudit.org/fr/revues/sequences/2015-n298-sequences02124/79154ac.pdf>].

45. Marius Chapuis, « “Préférence système”, un tri dans la nuit », *Libération*, 2019 [en ligne], *Libération* [https://www.liberation.fr/images/2019/10/11/preference-systeme-un-tri-dans-la-nuit_1757005/].

46. Pour prendre le contre-pied des paroles prononcées par Enki Bilal à l'occasion de la sortie du quatrième tome de sa série *Bug*, dans lequel l'auteur et dessinateur laisse libre cours à l'un de ses thèmes favoris, la mémoire, pour critiquer l'avènement du numérique et son lien avec ce qu'il pense être une « régression de l'intelligence » : « [L]a mémoire vive est en train de supplanter la mémoire vivante », dit-il dans un entretien radiophonique accordé à Augustin Arrivé (*Bande dessinée: Enki Bilal questionne l'avènement du numérique et constate « une espèce de régression de l'intelligence »*) pour France Culture le 2 novembre 2025 [en ligne], *Franceinfo* [https://www.franceinfo.fr/culture/bd/bande-dessinee-enki-bilal-questionne-l-avenement-du-numerique-et-constate-une-espece-de-regression-de-l-intelligence_7587239.html].

En somme, il s'agit moins d'un « retour vers no future⁴⁷ » que vers *nos futurs*, dans leurs versions les plus désirables, comme le propose le premier long-métrage animé réalisé par Ugo Bienvenu et sorti sur les écrans en octobre 2025, *Arco*, lequel provoque un désir tel que Gilles Deleuze et Félix Guattari eux-mêmes en rougiraient de plaisir.

Références

- ATALLAH, Marc, *Je est un monstre*, Yverdon-les-Bains, Maison d'Ailleurs, 2020-2021 [en ligne], *Maison d'Ailleurs* [https://ailleurs.ch/wp-content/uploads/2023/03/JEUM_FR_Dossier-de-presse-1.pdf].
- BARTHES, Roland, « Effet de réel », *Communications*, n° 11 (1968), p. 84-89.
- BERNIÈRE, Vincent (dir.), *Métal hurlant*, n° 1 (automne 2021).
- BILAL, Enki, *Bande dessinée : Enki Bilal questionne l'avènement du numérique et constate « une espèce de régression de l'intelligence »*, entretien accordé à Augustin Arrivé, France Culture, 2 novembre 2025, radio [en ligne], *Franceinfo* [https://www.franceinfo.fr/culture/bd/bande-dessinee-enki-bilal-questionne-l-avenement-du-numerique-et-constate-une-espce-de-regression-de-l-intelligence_7587239.html].
- BOGDANOV, Igor et Grichka BOGDANOV, *L'Effet science-fiction*, Paris, Robert Laffont, 1979.
- BOUTIN, Jean-François, « Posthumanisme, éducation et littératie multimodale et médiatique : une injonction », *Revue de Recherches en Littératie Médiaque Multimodale*, vol. X (2019), n. p. [en ligne], *Érudit* [<https://doi.org/10.7202/106553ar>].
- CHAPUIS, Marius, « « Préférence système », un tri dans la nuit », *Libération*, 2019 [en ligne], *Libération* [https://www.liberation.fr/images/2019/10/11/preference-systeme-un-tri-dans-la-nuit_1757005/].
- COHEN, Tom, *Anti-mimesis from Plato to Hitchcock*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- DAMASIO, Alain, *Vallée du silicium*, Paris, Seuil, 2024.
- DESPRÉS, Élaine et Hélène MACHINAL (dir.), *PostHumains : frontières, évolutions, hybridités*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.
- DUFAYET, Nathalie, *Les Grands Mythes en littérature*, Paris, Éditions Ellipses, 2025.
- FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- FOURNERET, Éric, *Le Cerveau implanté : penser l'homme à l'ère des implants cérébraux*, Paris, Hermann, 2022.
- , « The Hybridization of the Human with Brain Implants: the Neuralink Project », *Cambridge Quarterly of Healthcare Ethics*, vol. XXIX, n° 4 (octobre 2020), p. 668-672.
- FUKUYAMA, Francis, *La Fin de l'homme : les conséquences de la révolution biotechnique*, trad. D.-A. Canal, Paris, Gallimard (Folio actuel), 2002.
- GAFFIOT, Félix (dir.), *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1986.

47. Expression utilisée par Vincent Bernière dans l'éditorial du numéro 1 (automne 2021) de *Métal hurlant* (nouvelle génération), « Le Futur c'est déjà demain », p. 5 (dont Ugo Bienvenu a d'ailleurs réalisé la couverture).

- GUIBERT, Chantal, «Le cyborg des transhumanistes ou la solution finale au problème de la pulsion», *La Cause du désir*, vol. II, n° 84 (2013), n. p. [en ligne], *Cairn* [<https://shs.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2013-2-page-140?lang=fr>].
- GUILMIN, Ruddi, «Alain Damasio: "Ma science-fiction, c'est un présent hypertrophié"», *Gonzaï*, 2023 [en ligne], *Gonzaï* [<https://gonzai.com/alain-damasio-ma-science-fiction-cest-un-present-hypertrophie/>].
- GUESSE, Carole, «Préfixes & suffixes de l'humain : entre fiction & philosophie», *Acta fabula*, vol. XVI, n° 8 (décembre 2015), n. p. [en ligne], *Fabula* [<https://www.fabula.org/revue/document9581.php>].
- HOCQUET, Thierry (dir.), «Présentation», *Critique*, n° 709-710 (juin-juillet 2006), n. p. [en ligne], *Les Éditions de Minuit* [https://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-Critique_n%2C2%Bo_709_710___Mutants-2337-i-1-o-1.html].
- HOLLINGER, Veronica, «Tendances contemporaines en critique de science-fiction, 1980-1999», trad. Anne Besson, *Science Fiction Studies*, n° 1 (2012), n. p. [en ligne], *Open Edition Journals* [<https://journals.openedition.org/ref/167>].
- LACAN, Jacques, «Jacques Lacan : "Il ne peut pas y avoir de crise de la psychanalyse" (2004)», *Magazine Littéraire*, n° 428 (février 2004), p. 24-29.
- LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, Éditions La Découverte (Sciences humaines et sociales), 1997 [1991].
- LECOURT, Dominique, *Humain, posthumain : la technique et la vie*, Paris, Presses Universitaires de France (Quadrige), 2011.
- LELIÈVRE, Jean-Benoît, *Posthumanité et subjectivité transcendante dans l'œuvre de Philip K. Dick*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 2010 [en ligne], *Université de Montréal* [<https://umontreal.scholaris.ca/server/api/core/bitstreams/6c6a8daa-778d-4932-aadf-760029597445/content>].
- MACHINAL, Hélène et Jean-François CHASSAY, *Otrante. Art et Littérature fantastiques*, n° 38 (2016).
- MALLEREY, Anne de, «Alain Damasio : "Le hacker est l'homme cultivé du présent et du futur"», *Usbek & Rica*, 2016 [en ligne], *Usbek & Rica* [<https://usbeketrica.com/fr/article/alain-damasio-le-hacker-est-l-homme-cultive-du-present-et-du-futur?platform=hootsuite>].
- MITTELL, Jason, *Complex TV: The Poetics of Contemporary Television Storytelling*, New York, New York University Press, 2015.
- NOLAN, Jonathan et Lisa Joy, *Westworld*, New York, HBO, 2016-2022.
- NIEVA, Michel, *L'Enfance du monde* suivi de *La Science-fiction capitaliste*, trad. Sébastien Rutès, Paris, Christian Bourgois Éditeur (Chimères), 2024.
- PRECIADO, Paul B., «Le "Manifeste Cyborg" de Donna Haraway est un antidote aux taxonomies de la modernité», *(Re)lire les classiques féministes*, 3^e épisode, France Culture, 7 mars 2025, radio [en ligne], *Radiofrance* [<https://www.radiofrance.fr/france-culture/podcasts/le-souffle-de-la-pensee/paul-b-preciado-sur-le-manifeste-cyborg-de-donna-haraway-5888894>].
- RAMOND, Charles-Henri, «*Possible Worlds*: de l'amour et des labyrinthes», *Séquences : la revue de cinéma*, n° 298 (2015), p. 49 [en ligne], *Érudit* [<https://www.erudit.org/fr/revues/sequences/2015-n298-sequences02124/79154ac.pdf>].

- ROCO, Mihail C. et William Sims Bainbridge (dir.), *Converging Technologies for Improving Human Performance: Nanotechnology, Biotechnology, Information Technology and Cognitive Science*, Virginie, National Science Foundation, 2002 [en ligne], National Science Foundation [<https://obamawhitehouse.archives.gov/sites/default/files/microsites/ostp/bioecon-%28%23%20023SUPP%29%20NSF-NBIC.pdf>].
- RONEN, Ruth, *Possible Worlds in Literary Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- SUVIN, Darko, «La science-fiction et la jungle des genres. Un voyage extraordinaire», trad. Jacques Favier, *Littérature*, n° 10 (1973), p. 98-113.
- TELLO, Carlos, «Images du posthumain. Un cinéma posthumaniste», *Le Temps du posthumain?*, Actes de la journée d'études internationale «Le Temps du posthumain?» (Université Diderot Paris 7, le 2 juin 2017), 2018, n. p. [en ligne], *Fabula* [<https://www.fabula.org/colloques/documents5466.php>].